Comment, six décennies après l'indépendance, le royaume chérifien du Maroc cherche à faire renaître son judaïsme. Notre reportage exclusif.

CARNET DE VOYAGE

Illusion ?
Passé recomposé ?
Fantasme ?
Utopie ?

La gageure marocaine

AJ Reportage sur les traces de la présence juive au Maroc dans les villes d'Essaouira, de Fès, de Marrakech et de Meknès.

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL SALOMON MALKA

Essaouira

Une petite ville pleine de charme au bord de l'Atlantique. Elle fut et reste encore une cité portuaire aux couleurs bleutées que les rayons de soleil viennent caresser à toute heure et en toutes saisons.
Tout le monde a oublié aujourd'hui qu'elle donna naguère une large place à sa composante juive, qu'elle fut même longtemps une cité à majorité juive, et qu'elle ouvrit largement les bras, sous l'impulsion du roi Mohammed III, à des vagues d'entrepreneurs qui ont donné à la ville son cachet singulier. Tout le monde, sauf un homme, qui est né ici, connaît chacune des rues, reconnaît chacune des pierres. On l'appelle « *l'homme qui fait parler les pierres* ». Depuis longtemps, André Azoulay a rêvé de lui rendre l'hommage qu'elle mérite, en érigeant une maison où il a entrepris de rassembler tous les souvenirs d'une cité-témoin.
Alors, évidemment, en faisant visiter cette demeure où il a apposé sa marque à un groupe de journalistes français, il n'est pas peu fier de se faire lui-même le récitant de ces lieux. Ici, une synagogue dans le plus pur style des édifices séfarades, qui raconte l'histoire immuable d'une tradition dont les « fondamentaux » n'ont pas bougé, ou si peu. On pourrait presque y improviser un office et faire participer les nombreux touristes qui affluent de partout. Un groupe de visiteurs d'Israël est tout ému de trouver là le mythique conseiller du roi en train de feuilleter comme leur propre album de famille pour y retrouver les parfums d'enfance. Une délégation américaine est aussi présente, avec le vice-consul qui est venu en voisin serrer des mains. Là, une médiathèque où on voit défiler le film de l'inauguration du lieu, en présence du roi Mohammed VI et des notabilités de la ville et de la communauté juive. Là, quelques photographies où on perçoit la maman d'André

❶

❷

❸

❹

❺

❻

❶ Entrée de la ville d'Essaouira ❷ La maison « Bayt Dakira » ❸ La synagogue de la Maison du Souvenir ❹ André Azoulay, conseiller du Roi ❺ L'actrice israélienne Ronit Elkabetz ❻ Le Coran et la Bible croisés.

> QUAND LE CIMETIÈRE A ÉTÉ RESTAURÉ ET QU'UN PREMIER VISITEUR EST TOMBÉ SUR UNE DALLE PORTANT LE NOM D'UN PARENT, JE NE PEUX PAS VOUS DÉCRIRE L'ÉMOTION DE CES MOMENTS-LÀ

1

2

3

4

❶ Ancien Mellah où des rues de Marrakech ont retrouvé leurs anciennes appellations (Derb Talmud-Torah) ❷ Cimetière juif restauré ❸ Le Bacha Café ❹ Groupe de visiteurs à la synagogue de Marrakech.

Azoulay, belle dame qui a fait partie des Sages-femmes de la ville, juives pour une grande partie d'entre elles, et qui ont aidé à mettre au monde quantité de petits enfants « *souiris* ». Car Essaouira porte dans son nom l'idée d'une photographie, comme si la ville renfermait en son sein l'image nostalgique de ce qu'elle a été, de sa grandeur et de ses rêves. Azoulay aimerait bien qu'on accole le nom de Mogador à celui d'Essaouira pour réconcilier les deux provenances et les deux origines, la « bien gardée » d'un côté et la « bien dessinée » de l'autre.

Pourquoi le choix de Mogador/Essaouira pour accueillir cette maison dite « Bayt Dakira » (maison du souvenir) déclinée en écriture latine, arabe, hébraïque ? Pour notre hôte, le constat est simple : le judaïsme marocain appartient à l'histoire, mais cette histoire est enracinée dans un passé millénaire (dans une des salles-bibliothèque, trône en majesté l'ouvrage majeur du professeur Haïm Zafrani, 1000 ans de vie juive au Maroc). « *Nous avons voulu nous engager dans la construction de ce lieu, ici, à Essaouira, et il est important que l'État, le peuple, la population marocaine s'approprient ce lieu* ».

Il confesse, aujourd'hui, que dans ses illusions les plus folles, il n'aurait jamais espéré que cette idée qu'il avait dans la tête, celle d'un lieu qui témoignerait de la coexistence et de l'œuvre commune des juifs et des musulmans dans cette ville même dont il voudrait faire un symbole, prenne corps et s'incarne. Féru de grande musique andalouse, il a déjà mis en place onze festivals de musique qui enregistrent, tous les ans, de grosses affluences. « *On en est à réfléchir comment faire pour qu'il y ait moins de monde* ». Et puis, aujourd'hui, cette maison qui voudrait témoigner pour l'avenir et attirer des visiteurs des quatre coins du monde, à commencer par tous ces juifs originaires du Maroc qui n'ont jamais tout à fait coupé le cordon. Au moment où nous y étions, au sein du groupe israélien de passage, une jeune femme dont le mari est originaire de Fès était tout émoustillée de faire un selfie avec le conseiller du roi et architecte du projet.

Devant un grand écran reproduisant les images de l'installation de la maison commune d'Essaouira, André Azoulay souligne que c'était la décision du souverain marocain que d'assister à l'inauguration et de la placer sous son égide.

À l'entrée de « Bayt Dakira », vous êtes accueillis par la Bible et le Coran ouverts et croisés. A l'intérieur, un rouleau de la Torah ensablé et qui remonte au XVIIème siècle, trouvé dans le sud du pays. Deux portraits ornent l'un des murs, celui du très honorable Leslie Belicha, petit-fils d'un marchand juif de Mogador qui fut ministre des Transports dans le gouvernement de Sa très gracieuse majesté. On lui doit l'introduction des passages cloutés à Londres immortalisés sous le nom de « balises Belicha ». Second portrait, en pied, celui de David Levy Yulee, homme politique américain, démocrate et premier juif élu au Sénat et représentant au Congrès du territoire de Floride où son père, natif de Mogador, s'était établi à Jacksonville, en Floride. Tant il est vrai qu'Essaouira mène apparemment à tout, à condition d'en sortir.

Marrakech

On passe des couleurs bleu-azur d'Essaouira aux reflets pastel de la cité du Sud, vivante, vibrante, chatoyante. Notre guide a l'accent de Gad Elmaleh et la silhouette de Fernandel. Il sourit de toutes ses dents et lance ses bras en l'air comme s'il voulait apostropher un Don Camillo fourvoyé dans notre groupe. Il fait de grandes enjambées sur le bitume, bombant le torse auréolé du macaron de l'Office du tourisme. Il vous désigne la boucherie cacher du coin, l'adresse d'une dame qui se fera un plaisir de vous confectionner une « dafina » de son crû, vous montre, au passage, le théâtre improvisé tous les ans dans les rues qui servent de décor au festival du rire de Marrakech, et n'oublie pas, au passage, de citer les bons auteurs, en l'occurrence Elias Canetti et ses sublimes « Voix de Marrakech ». Il écorche un peu le nom du glorieux prix Nobel de littérature, mais qu'importe ? L'idée est de toucher toutes les cordes pour témoigner d'une époque au fond pas si lointaine où la cohabitation entre juifs et musulmans n'était pas une nostalgie mais un quotidien au jour le jour. Désormais, nous précise-t-on ici, on compte trois vols par semaine d'Israël au Maroc, et il est question de passer à un vol par jour tant la demande est forte.

Samir s'amuse à épeler certains noms de rues qui, désormais, ont pris de nouveaux patronymes, tout au moins

Les vagues d'émigration

La population ? On doit avoisiner, estime Serge Berdugo, les 3 000, dont les deux tiers à Casablanca. On compte plusieurs vagues d'émigration, avec des embardées et des chocs ou retour. En 1948, au moment de la création de l'État d'Israël, tous ceux qui étaient religieux se sont souvenus qu'ils disaient tous les ans, le soir du Seder « *L'an prochain à Jérusalem* ». En 1953, les autorités françaises, dans le cadre du protectorat, ont décidé de déposer le roi du Maroc qui est contraint à l'exil, d'abord en Corse, puis à Madagascar. Les juifs, qui se sentaient moins protégés, « à la croisée des chemins », comme l'écrira l'historien Carlos de Nesri, sont partis. En 1956, au moment de l'indépendance, une grosse partie d'intellectuels, de journalistes, d'avocats, d'enseignants ont quitté le pays pour la France ou pour le Canada De 1956 à 1961, ce fut « *le rêve total* » dans la bouche de Serge Berdugo. Les juifs étaient pleinement intégrés à tous les niveaux. Des ministres juifs – dont le Dr Benzaquen - entrent au gouvernement. En 1961, c'est la conférence panarabe de Casablanca qui demande l'application d'un certain nombre de décisions : pas de contact avec Israël, pas d'immigration vers Israël, pas de visites en Israël. L'Alyah devient interdite, les départs se feront de manière clandestine. Exit l'âge d'or. En 1969, les tensions ont été vives. Il ne s'est rien passé de dramatique mais l'immigration s'est orientée en grande partie vers Israël. Pendant dix ans, on a observé une sorte de léthargie ; jusqu'au 3 mai 1084 où un congrès du Conseil des communautés juives s'est tenu à Rabat en présence de 70 Israéliens, invités pour la première fois. Cela fit l'effet d'un « boom », d'autant plus que le prince Mohammed VI, à l'époque, a participé à la clôture de ce Congrès. Et ce fut le signal de départ d'une « *nouvelle donne* ».

Le conseil rabbinique de Casablanca

dans la partie de l'ancien Mellah qui a été attachée à la vie juive dans le passé. Il en va ainsi d'une ruelle baptisée « Derb Talmud Torah » ou d'une avenue centrale qui porte le nom de Moïse.

Notre guide s'essaie à quelques mots en hébreu. Il a regardé sur Netflix toute la série israélienne Shtisel qui raconte les tribulations d'une famille orthodoxe de Jérusalem, confesse qu'il a faible pour Hanania et son fils Akiva qu'il trouve très touchants, mais qu'il adore Ruhani, celle qui se dévoue pour que son mari ait le loisir d'étudier, ou encore de la grand-mère qui passe des heures sur des westerns où on se tire dessus à qui mieux mieux.

La présence juive remonte à loin, pas loin de trois millénaires d'aucuns soutiennent. Les premiers juifs ont apporté avec eux la cuisine, les chaussures, les boutons de caftan dont ils sont restés – allez savoir pourquoi – des spécialistes à ce jour. « *Quand le cimetière a été restauré et qu'un premier visiteur est tombé sur une dalle portant le nom d'un parent, je ne peux pas vous décrire l'émotion de ces moments-là* », nous confie Jacky Kadoch, président de la communauté juive de Marrakech que nous voyons au « Bacha Café » qui sert les meilleurs cafés à la fleur d'oranger des environs.

Kadoch est intarissable quand il fait le récit de la restauration des cimetières dont il s'est occupé, essentiellement dans le sud du pays.

Fès

Une « Harira » au petit déjeuner ? Cela peut paraître incongru, tout au moins surprenant, mais quand on a essayé une fois cette soupe épaisse aux mille ingrédients, on est conquis. Un délice. Une « ambroisie », comme aurait dit le poète Henri Heine dans son ode au « Tchoulent ». C'est une spécialité de Fès, au même titre que les combos, les cardons ou la pastilla, dont le « Wahli », préfet de la région, qui nous reçoit dès potron-minet à son domicile, entouré de toutes les notabilités de la ville, nous vante les mérites. Il y a, dans cet aréopage, le doux et sémillant Jacob Pinto qui passe ses journées de retraité à faire visiter aux touristes les deux synagogues de la ville qui viennent d'être restaurées. Dans une de ces synagogues, c'est une jeune musulmane qui est postée à l'accueil et qui détient les clés, prolongeant ainsi une tradition instaurée par son père.

Depuis le déconfinement, on a rouvert les hammams, les salles de sport, les écoles. Le festival de musique sacrée que Fès organise tous les ans et qui en est à sa 25ème édition, va reprendre. Et puis surtout, le roi Mohammed VI a lancé le projet de construction d'un musée de la Culture juive dont l'inauguration est prévue en mai 2022. Un comité scientifique a été mis en place, avec achat d'un lieu et constitution d'une première dotation. Sis dans la place du mellah – épine dorsale de toute cette histoire -, ce musée sera ouvert à l'ensemble de la population et racontera l'histoire, le patrimoine, les traditions, et parlera des relations entre juifs et musulmans. Ce sera, souligne le préfet, un musée entièrement dédié à la reconnaissance de l'importance de l'apport de la culture juive au Maroc et aussi le témoignage d'un « vécu commun » qui n'a pas dit son dernier mot.

Ce projet va de pair avec d'autres initiatives : restauration de la synagogue Ibn Danan, restauration d'une ancienne école « Em Habanim » … « *C'est véritablement une renaissance !* », dit le Wahli qui insiste sur le fait que chaque monument a sa spécificité et s'inscrit dans cette dynamique de réhabilitation.

Quelle place accordera-t-on à Maïmonide dans ce futur musée ? Lui réservera-t-on un hommage similaire à celui que la ville de Cordoue a rendu au grand philosophe juif, érigeant une belle sculpture – plus petite que celle d'Averroès mais tout aussi élégante – qui trône à l'entrée de la « Juderia » ? Pourquoi pas, souffle le préfet, à la table du petit-déjeuner… Ce serait un bel hommage, même si « l'Aigle de la synagogue » a passé peu de temps à Fès et que l'essentiel de sa vie s'est déroulé en Égypte, à Fostat.

Entrée de visiteurs à la synagogue de Fès. Comme son père avant elle, cette Fassie possède les clés du lieu.

Meknès

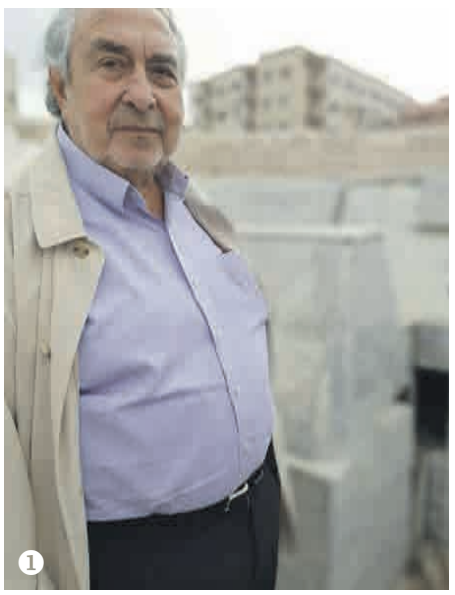
Nous arrivons dans la ville par une petite pluie fine et passagère (« *Gouverner, c'est pleuvoir* » aurait dit le maréchal Lyautey, précurseur en la matière de notre François Hollande national). Très réputée pour sa production nationale de vins – les champs de vigne s'étendent sur des milliers d'hectares -, la cité est située sur une petite cuvette entre le Rif, d'un côté, et le Moyen-Atlas de l'autre. Si le bleu est propre à Essaouira, le rouge ocre domine à Marrakech, le jaune est partout chez lui à Meknès. Jaune moutarde de « Bab El Khamis » par laquelle nous entrons, porte majestueuse construite au XVIIème siècle sous le règne de Moulay Idriss (et qui figure au patrimoine mondial de l'Unesco). Elle est à l'Ouest de la Medina et constitue un repère qui divise la ville en deux : ville nouvelle et vieille ville.

Serge Berdugo est une figure de la ville. Il a été pendant quelques années ministre du Tourisme avant de devenir ambassadeur itinérant et président du Conseil des communautés juives du Maroc. Il a joué un rôle important dans la restauration des cimetières israélites du pays, et en particulier celui

La 7ème bobine

C'est un film sur le judaïsme marocain qui remonte aux années 50, avec des images impressionnantes qui témoignent à la fois de l'ancienneté de cette communauté, de son ancrage dans le paysage environnant et d'une coexistence quotidienne où les cultures, les musiques, les cuisines se sont interpénétrées.
L'histoire commence avec la venue au Maroc de Zede Schulmann, juif d'Europe centrale, dans les années 1913-14, en vue de se rendre en Amérique. Le pays lui a plu et il y est resté. Il a fait achat de plusieurs objets de Judaïca dont des « Hanoukiot » qu'il collectionnait. Dans ses moments perdus, il filmait des scènes de la vie juive dans les coins les plus reculés du Sud du Maroc.
On y voit le quotidien de ces communautés, leurs danses, leurs prières, leurs chants, leur ferveur, comment ils fabriquaient les « matzot », comment ils accueillaient Mme Eleonore Roosevelt venue en visite dans leurs contrées.
Ces bobines qui datent des débuts des années 50 sont émouvantes, parce qu'elles témoignent d'un patrimoine ancien et singulier. Elles sont restées longtemps inexploitées, les images s'intercalant et empêchant un récit linéaire. Jusqu'au moment où Serge Berdugo et son fils, Marc, cinéaste et homme de télévision, ont exhumé la 7ème bobine manquante et ont bâti un film-documentaire dont les participants à l'exposition de l'IMA, à Paris, pourront voir quelques extraits.

de Meknès qu'il nous fait visiter. « *J'ai voulu terminer les travaux par Meknès parce qu'étant natif de cette ville, je ne voulais pas qu'on dise que je favorisais les miens* ». Longtemps, ce cimetière qui jouxte l'ancien mellah, construit en 1920, il y a cent ans, avait été laissé à l'abandon, mangé par les ronces… Le déclic s'est produit quand un rabbin new-yorkais, le rabbin Benshimol, originaire des lieux, s'est avisé que les tombes de sa propre famille étaient délaissées et que se recueillir devenait très compliqué. Comme il connaissait le médecin du roi, il a pris sa plus belle plume pour raconter ce qu'il avait vu. Cela suffit à provoquer une prise de conscience. « *C'est l'impulsion du roi qui a provoqué cette vaste entreprise de restauration qui, pour le coup, s'est étendue à tous les cimetières confessionnels de l'ensemble du pays, et par extension à tous les lieux de culte* », nous dit Berdugo.
Le cimetière de Meknès, du coup, offre une vue presque reposante, dans un paysage tout en blanc où affleurent quelques touches de gris-clair. C'est que Meknès, surnommée dans le temps « la petite Jérusalem », est la ville des saints, des rabbis, des exégètes, des gens de loi. Ici, on retrouve une partie de la lignée des Messas, glorieuse famille qui donna naissance au grand rabbin de Casablanca (le père de l'auteur de ces lignes fut son vice-président), puis de Jérusalem et de Paris. Ici aussi repose le rabbin Raphaël Berdugo dit « l'ange » (son 200ème anniversaire fut célébré il y a quelques semaines à la résidence du Président Hertzog, à Jérusalem). Il s'illustra en traduisant la Bible en arabe, en multipliant les travaux de responsa et en manifestant une ouverture particulière à la participation des femmes aux offices. Il a également banni les « pleureuses ».
Petite note nostalgique de Jacob Pinto quand nous traversons le « nouveau mellah » : « *C'est là qu'habitaient les juifs. Les chabbats et les jours de fête, il fallait voir comment ces rues vibraient !* ».


1

❶ Serge Berdugo, président des communautés juives du Maroc, originaire de Meknès.

Musées en herbe

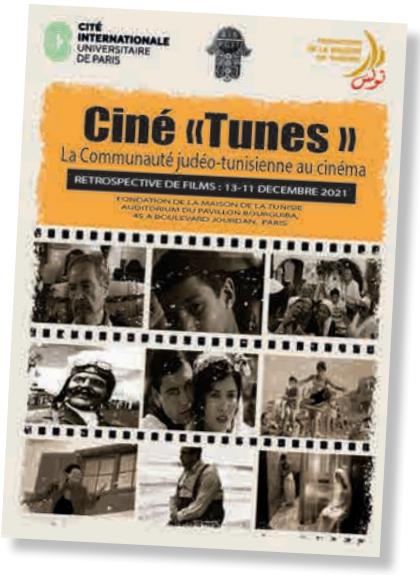
Les rues du mellah ne vibrent plus. 54 sites ont néanmoins été restaurés. Des musées juifs ont été créés dans de nombreuses villes du pays et continuent de l'être. À Casablanca, à Meknès, à Tanger (où il sera prêt en juillet 2022), à Fès (où il sera inauguré en mai 2022 et deviendra, nous dit-on, un fleuron de la muséographie marocaine). Des projets existent aussi dans le sud du pays, dans le Tafilalet notamment. Le mouvement est lancé. Jusqu'où ira-t-il ? Il s'agit de préserver et de réhabiliter toutes les structures d'accueil traditionnelles de la vie juive. Promouvoir cette culture par le livre, par l'image, par la vie religieuse. Faire en sorte que les manuels de classe – on nous a annoncé au cours de nos rencontres, qu'un accord avait été passé avec le ministre de l'Éducation nationale - contiennent des références à l'histoire bimillénaire des juifs du Maroc (comme désormais la constitution du pays fait référence à la composante juive du pays). Mais une fois qu'on a dit cela, quid de la pérennité de ce mouvement alors que personne n'ignore que la communauté juive se rétrécit comme peau de chagrin et que c'est une communauté vieillissante qui ne dispose plus de réserve ?
Et puis, l'un des notables de la ville, qui nous accompagnera une partie du voyage, lèvera les bras au ciel quand on évoquera le thème de la pérennité. « *Pour le moment, c'est vrai que c'est un peu fou, mais savez-vous ce que sera la situation des juifs du Maroc dans les années qui viennent ? Après tout, nul ne peut prévoir* ».
Pour l'heure, les plus optimistes mettent en avant le fait qu'il y aurait 3 000 juifs aujourd'hui au Maroc (estimation quelque peu surévaluée), mais au moins 6 000 en permanence entre les visites familiales et les voyages touristiques. Pourra-t-on continuer à chanter les vertus du « modèle » marocain quand ses plus fidèles témoins auront tourné la page ? L'équation est compliquée. Du côté des représentants du judaïsme marocain comme du côté des autorités locales, on fait encore le pari qu'on peut continuer à faire fonctionner le modèle, y compris sur les registres du témoignage, du tourisme, du pèlerinage, de la normalisation, du voyage familial, de la réconciliation, des charmes culinaires et de la ferveur musicale. Et qui sait ? Peut-être aussi arrivera-t-on même à conjurer le divorce qui se creuse entre juifs et musulmans en France ? Là est sans doute tout l'enjeu.
Je quitte le Maroc avec, dans la tête, des idées de titre pour mon reportage, qui s'entrechoquent sans que je parvienne à pencher pour l'un ou pour l'autre. Le Maroc comme une énigme, un pays qui court après ses souvenirs en tentant peut-être de reconstruire les images d'un passé recomposé ? Le Maroc comme un pari, celui de gommer toutes les ombres et de ne garder que les pages en couleur sans s'aviser qu'elles ont été successives et parfois concomitantes ? Le Maroc comme un puzzle où les éléments épars ont toutes été dans des directions opposées sans qu'on puisse les rattraper et faire comme un « reset » de l'ensemble ? Parti pris d'optimisme, j'ai promis à mes compagnons de voyage d'intituler ce reportage, sous forme de galégead : « *Essaouira-saouira-saouria* ». Au fond, ce ne serait pas un mauvais titre. Mais tout compte fait, et après réflexion, je crois que je vais laisser la rédaction choisir le titre. Après tout, c'est sa prérogative. À elle de décider si c'est un puzzle, une énigme, une exception, un pari, un fantasme, une gageure, un rêve, une illusion, ou tout cela à la fois. ■

> « DÉSORMAIS, NOUS PRÉCISE-T-ON ICI, ON COMPTE TROIS VOLS PAR SEMAINE D'ISRAËL AU MAROC, ET IL EST QUESTION DE PASSER À UN VOL PAR JOUR TANT LA DEMANDE EST FORTE »

En France, la communauté juive originaire de Tunisie se réapproprie son héritage ancestral, tandis que sur place, une communauté demeure active.

PATRIMOINE

Les juifs de Tunisie, entre histoire, mémoire et... cinéma



AJ Entre le 11 et le 13 décembre prochain, le Festival « Un siècle de cinéma judéo- tunisien » se tiendra à Paris, dans la Maison de Tunisie. Le programme démontre, s'il le fallait, qu'une histoire singulière relie la communauté juive au pays.

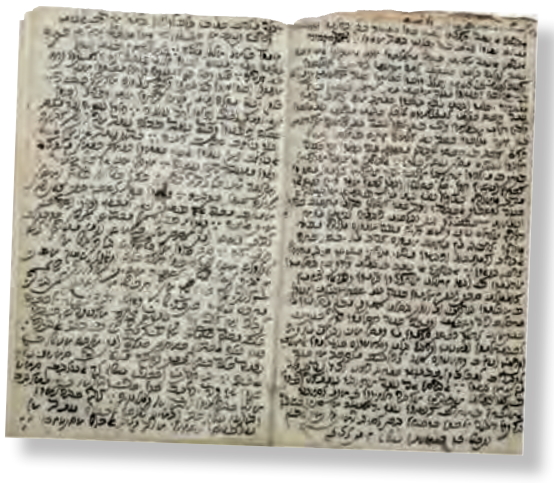
Le Festival *« Un siècle de cinéma judéo-tunisien »* vise à honorer la présence des juifs en Tunisie au XX[e] siècle. Il est organisé conjointement par la Maison de la Tunisie, la FADEC (Fondation audiovisuelle pour le dialogue et l'échange des cultures) et l'Association internationale pour la sauvegarde du patrimoine culturel des juifs de Tunisie. Co-fondateur et co-président de cette dernière association, Pierre Mamou considère que *« la Tunisie a la nostalgie de sa communauté juive. Et les juifs tunes ont la nostalgie de leur Tunisie natale »*. Par les films et documentaires qui seront diffusés, ce festival témoigne de la vie commune et pacifique qui a pu longtemps exister entre les juifs et les musulmans en Tunisie.

Cette réalité a tendance à être oubliée. *« Nous sommes la dernière génération qui, dans les années 1950-1960, a eu la chance de vivre ensemble, Juifs et musulmans, en parfaite harmonie. Malheureusement, en juin 1967, sous prétexte de la guerre au Proche-Orient, la grande synagogue de Tunis fut incendiée et les boutiques juives du centre-ville furent pillées, ce qui sonna l'exil définitif d'une très grande majorité des juifs de Tunisie »*, explique Pierre Mamou. De fait, la communauté juive tunisienne a compté jusqu'à près de 110 000 personnes avant la Seconde Guerre mondiale, tandis qu'elle se résumerait aujourd'hui à moins de 1500 personnes (voir entretien ci-contre).

Le film *Un été à la Goulette*, qui sera diffusé dans le cadre du festival, montre bien combien les différentes communautés vivaient encore en bonne intelligence en 1966, à la veille de la Guerre des Six Jours. À la fin du film, la guerre a éclaté et l'harmonie est brisée. Un soir d'émeutes antijuives, en 1967, le président Bourguiba déclara – un peu tard : *« Je ne veux pas que l'on touche un cheveu des juifs »*. Habib Bourguiba est celui qui a veillé aux destinées de la Tunisie lors de l'indépendance de 1956. On le sait peu, mais l'une des premières personnalités à revendiquer l'indépendance de la Tunisie était… juive. Il s'agit de Hbiba Messika qui, en dépit de sa religion, est devenue une icône tunisienne. Son parcours est raconté dans *Une danseuse de feu* qui sera également projeté dans le cadre de ce festival. Un autre film, *Villa Jasmin*, qui raconte l'histoire du père de Serge Moati, permet de revenir sur le fait que des juifs de Tunisie ont été déportés au cours de la Seconde Guerre mondiale. Les nazis ont occupé le territoire pendant six mois et ont condamné de nombreux Juifs aux travaux forcés. D'autres films seront diffusés au cours de ce festival qui marque peut-être le début d'une ère nouvelle dans la relation qui s'est tissée entre les juifs de Tunisie et leur terre natale. ■

Eric Keslassy

Du samedi 11 décembre 2021 à 19h au lundi 13 décembre à 20h30. À la Maison de la Tunisie (45 boulevard de Jourdan, 75014 Paris). Renseignements : 06.09.66.84.91.



ARCHIVES

Au CFJT, faire (re)vivre le judaïsme tunisien

AJ Le Centre français du Judaïsme tunisien (CFJT) travaille à la préservation et à la transmission des écrits des grands sages tunisiens. Mais ses missions vont bien plus loin.

Le premier objectif du CFJT, créé en 2019, à Neuilly-sur-Seine, est de constituer *« la bibliothèque du judaïsme tunisien »* à partir des 1500 ouvrages recensés qui ont été rédigés par de grands rabbins tunisiens. Le CFJT en possède déjà 1300 (dont 300 inédits qui vont être prochainement réédités) et il recherche toujours les 200 derniers.

Pourquoi cette entreprise gigantesque a-t-elle été mise en œuvre ? *« Nous sommes partis d'un constat assez simple : en France, dans les synagogues, les discours des rabbins sont trop peu alimentés par les écrits des rabbins séfarades et notamment des rabbins tunisiens,* explique Jean-Marcel Nataf, le fondateur du CFJT. *Pourtant, les rabbins tunisiens écrivaient beaucoup. Leurs commentaires sont d'une très grande profondeur et cela aurait été vraiment une grande perte pour le judaïsme qu'ils soient oubliés »* explique Jean-Marcel Nataf.

Outre cette bibliothèque, le CFJT se donne plus largement pour mission de préserver et de transmettre le patrimoine culturel et religieux du judaïsme tunisien. Pour cela, il a mis en place des offices réalisés suivant le rite tunisien et propose des cours pour les enfants. Le 5 décembre, à 10h45, à la grande synagogue de la Victoire, le CFJT organise une cérémonie religieuse pour commémorer le souvenir de la rafle des Juifs de Tunis par les nazis le 9 décembre 1942. Placée sous l'autorité spirituelle du grand rabbin de Paris, Michel Gugenheim, cette cérémonie se tiendra en présence du grand rabbin de Tunisie, Haïm Bittan. À noter que le dimanche 12 décembre, une autre cérémonie initiée par la SHJT aura lieu au Mémorial de la Shoah, à 10h45. ■

E. K.